Structure et sentiment

Regards anthropologiques sur la légende de Tristan et Iseut

Jean-Claude Muller

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29557>

DOI : 10.4000/lhomme.29557

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2005

Pagination : 277-286

ISBN : 2-7132-2035-1

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Claude Muller, « Structure et sentiment », *L'Homme* [En ligne], 175-176 | juillet-septembre 2005, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29557> ; DOI : 10.4000/lhomme.29557

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_175&ID_ARTICLE=LHOM_175_0277

Structure et sentiment. Regards anthropologiques sur la légende de Tristan et Iseut

par Jean-Claude MULLER

| Éditions de l'EHESS | *L'Homme*

2005/3-4 - N° 175-176

ISSN 0439-4216 | ISBN 2-7132-2035-1 | pages 277 à 286

Pour citer cet article :

—Muller J.-C., Structure et sentiment. Regards anthropologiques sur la légende de Tristan et Iseut, *L'Homme* 2005/3-4, N° 175-176, p. 277-286.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Structure et sentiment

Regards anthropologiques sur la légende de Tristan et Iseut

Jean-Claude Muller

*À la mémoire du Professeur Jean Rychner,
de l'université de Neuchâtel,
qui nous donna jadis un cours traitant de cette légende*

CET ARTICLE tentera de situer les protagonistes principaux de la légende de Tristan et Iseut, le neveu Tristan et son oncle maternel, face à quelques-uns de leurs homologues africains actuels chez lesquels le comportement du neveu se situe aux antipodes de celui de notre légende.

Traduite en jargon anthropologique, cette histoire du XII^e siècle se résumerait comme la conséquence tragique de la transgression de l'interdit pour un homme de coucher avec la femme de son oncle maternel. Cet interdit existe aussi aujourd'hui, mais seulement tant que l'oncle est en vie, chez les Dìi du Cameroun et quelques peuples voisins où il se double d'une relation de parenté à libre parler dans laquelle le neveu appelle d'entrée de jeu la femme de l'oncle « ma femme », celle-ci le désignant comme « mon mari », en attendant que le neveu puisse éventuellement la recevoir en héritage à la mort de son oncle (Muller 2003).

Cet héritage de la veuve est aussi un usage répandu dans beaucoup de sociétés avec divers types de descendance. Il serait logique d'y voir une des caractéristiques des sociétés matrilineaires, dans lesquelles l'héritage passe d'oncle maternel à neveu utérin, mais cette forme d'héritage ainsi que les relations à plaisanteries existent également dans des sociétés ouvertement patrilineaires et ne sauraient être expliquées comme des survivances d'un stade matrilineaire antérieur. L'héritage en société matrilineaire ne comporte d'ailleurs pas toujours celui de la veuve de l'oncle mais simplement celui de ses biens et de son statut. Nous montrerons que ces deux comportements avunculaires antinomiques sont dictés en grande partie par la façon qu'ont ces deux types de sociétés d'articuler leurs interdits en fonction de ce que Françoise Héritier (1994) a appelé l'inceste du deuxième type par lequel deux personnes apparentées sont en contact sexuel par l'intermédiaire d'un tiers partenaire, ici l'oncle et le neveu par le truchement de l'épouse de l'oncle.

————— Je remercie ici mes collègues de l'université de Montréal, Mr Pietro Boglioni, du Département d'histoire, Mme Elisabeth Schulze-Busacker du Département de linguistique et de philologie, et Mme Andrée Courtemanche de l'université de Moncton, qui m'ont prodigué de judicieux conseils.

Le canevas du roman de Tristan est bien connu, mais les commentateurs insistent sur l'aspect amour-passion en passant sous silence – comme si la chose allait de soi – ou en minimisant le statut parental particulier qui lie les protagonistes. Nous nous bornerons ici surtout à présenter ce code sociologique sous un angle anthropologique comparatif jusqu'au moment de la rupture de l'interdit, l'inceste, les épisodes subséquents étant moins utiles à notre propos. Nous ne nous occuperons pas des subtilités des sentiments intimes que les diverses versions attribuent aux protagonistes. Comme le dit Thierry Hentsch (2002 : 294) :

« L'histoire de Tristan a tant de versions qu'il faudrait la raconter comme on dessine un arbre avec ses nombreuses ramifications qui se séparent ou s'entrecroisent en inscrivant à chaque embranchement la conjonction "ou" : Iseut aime ou déteste ou aime et déteste Tristan ; Brangien verse le vin herbé par inadvertance ou par dessein ; Iseut sait ou ignore ce qu'elle boit ; le roi Marc envoie Tristan en Irlande pour s'en débarrasser ou pour qu'il trouve la fille aux cheveux d'or. Les choix sont nécessairement arbitraires, puisqu'aucune version ne fait autorité et que la diversité des sources, des découpages, des adaptations, des recopiations et des fragments ne permet pas de remonter à une source unique que nous puissions repérer avec certitude. Aucun texte "originel", donc, aucun non plus qui prévaudrait par son ancienneté. »

L'élément commun reste le code sociologique : un oncle maternel, un neveu utérin et une femme qui a des relations avec les deux hommes. C'est essentiellement sur cet invariant que nous ferons porter notre analyse.

Résumons d'abord l'histoire telle qu'elle nous est donnée par les versions de Béroul et Thomas* :

Tristan est le fils de la sœur du roi Marc de Cornouailles. Il naît en captivité alors que sa mère meurt en lui donnant le jour. On ne sait rien de son père, Rivalen, sinon qu'il est duc ou roi de Loonois, déjà mort à la naissance de son fils qui est ainsi un double enfant posthume. Éduqué sous un autre nom par son écuyer selon les règles de la chevalerie, il est enlevé par des pirates et, après une tempête, il échoue en Cornouailles où il fait merveille à la cour du souverain de ce pays, le roi Marc, les deux hommes ignorant d'abord le lien de parenté qui les unit. Ce lien est bientôt révélé ainsi que les mystères de la naissance de Tristan par un féal du Loonois qui le retrouve. Tristan rentre alors chez lui pour faire valoir ses droits mais, une fois reconnus, il les lègue avec ses terres à celui qui l'a retrouvé et retourne au service de son oncle qu'il aide à se débarrasser, en le tuant, d'un géant qui sème la terreur. Cependant, il est gravement blessé à l'issue de la bataille et, abandonné, aborde un rivage où il est soigné par Iseut, fille du roi d'Irlande et nièce du géant qu'il vient de terrasser. À ce moment, Tristan ignore l'identité du monstre et Iseut ne sait pas que Tristan en est le meurtrier. Guéri par Iseut, il retourne chez le roi Marc, son oncle, qui veut lui donner en héritage son royaume de Cornouailles. Tristan devient donc légalement le fils de son oncle maternel, ayant abandonné son vrai statut filial en renonçant à son héritage paternel. Cependant, les barons vassaux sont jaloux et suggèrent au roi de se marier. Celui-ci, par dérision, promet de le faire avec la fille qui possède le cheveu blond qu'une

* *Tristan et Iseut. Les Poèmes français. La Saga norroise*. Présentation de Daniel Lacroix et de Philippe Walter, Paris, Librairie générale française, 1989 (« Lettres gothiques »).

hirondelle vient d'apporter. Il s'agit d'un cheveu d'Iseut que Tristan reconnaît immédiatement. Il va donc la chercher pour son oncle. À son arrivée, il apprend qu'Iseut sera donnée en mariage au vainqueur d'un dragon qui ravage la contrée. Tristan le tue mais est à nouveau gravement atteint dans la bataille. Iseut le soigne encore, le reconnaît, et veut alors, devoir familial oblige ! tuer le meurtrier de son oncle. Tristan plaide sa cause, rentre en grâce, demande et obtient la main d'Iseut pour le roi Marc. Lors du retour chez le roi, Tristan et Iseut boivent par inadvertance un philtre d'amour concocté par la mère d'Iseut à l'intention de cette dernière et du roi Marc, son futur mari. Les deux jeunes gens tombent alors éperdument amoureux l'un de l'autre. Une fois Iseut mariée au roi Marc, les deux amants continuent néanmoins de se voir en cachette, prenant un grand luxe de précautions. Découverts et condamnés à mort, ils réussissent à s'enfuir et le reste du roman relate les nombreuses péripéties de la passion contrariée qui les unit et qui se terminera par leur mort.

Cette légende a surtout été analysée et interprétée en fonction de la passion irrésistible qui entraîne les deux amants. On y a vu l'introduction fracassante d'un nouveau paradigme dans la société occidentale (de Rougemont 1939), celui de l'amour-passion qui aurait remplacé les mariages d'intérêt en bousculant les règles et les convenances. Certes, cet aspect est capital, mais c'est précisément parce qu'il transgresse des interdits que le roman est exaltant et on peut se demander si une histoire d'amour-passion librement consenti, tout nouveau qu'il fût à l'époque, entre deux personnes parfaitement étrangères sur le plan de la parenté et se terminant par la formule usuelle « Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants » aurait pu susciter tant d'intérêt et de commentaires. Ce qui est pertinent dans ce récit est moins l'introduction de l'amour-passion que ce qui est susceptible de le contrarier de manière fondamentale dans les structures mêmes du système de parenté occidental. Un simple adultère avec une quelconque femme mariée, même porté par une passion ravageuse, aurait plutôt abouti à une conclusion comique raillant le mari cocu – un scénario dont les fabliaux de l'époque regorgent – ou à un meurtre vite expédié de la part de la partie lésée. Bien que l'adultère ait été formellement interdit avec tout partenaire marié, homme ou femme, rien de bien extraordinaire dans un récit aussi banal pour introduire le mythe de l'amour-passion et, surtout, pour que cette légende ait eu autant d'écho que de succès. Il ne suffit pas de dire, comme le fait Jacques Le Goff (2002 : 48), que Tristan et Iseut, c'est l'adultère, car un simple adultère n'expliquerait en rien la prégnance durable du récit.

Il faut donc trouver autre chose et nous pencher d'abord sur les interdits entourant les relations sexuelles illicites, c'est-à-dire, pour l'Europe de l'époque, toute relation avec une femme autre que l'épouse légitime. Dans la littérature ancienne, ces relations sont souvent nommées « incestes » lorsqu'elles impliquent des femmes liées par la consanguinité ou l'affinité (Goody 1969), alors que la littérature anthropologique subséquente retenait seulement, jusqu'à tout récemment, la relation de consanguinité dans cette définition et réduisait les relations sexuelles avec des affins au simple adultère avant que Françoise Héritier (1994) y réintroduise l'inceste, mais sous une autre forme, comme nous le verrons plus loin. Les relations sexuelles avec une femme non mariée, également interdites,

tombent dans une autre catégorie, celle de la simple fornication. Au ^{xii}^e siècle, l'inceste tel que défini ci-dessus, englobait tous les consanguins et les alliés d'Ego jusqu'au septième degré canon (*Ibid.* : 106-117), avant d'être réduites au quatrième degré lors du concile de Latran en 1215, un peu après la rédaction de notre récit. D'après le comput romain, oncle et neveu utérin sont parents au troisième degré et les relations sexuelles sont donc formellement interdites entre le neveu et l'épouse de l'oncle, qui est sa tante par alliance puisque la définition de l'inceste de cette époque comprend les alliés des consanguins.

On peut se demander pourquoi les auteurs de notre légende ont choisi, comme nœud de leur intrigue, l'inceste entre un neveu utérin et l'épouse d'un oncle maternel plutôt qu'entre un neveu et la femme de son oncle paternel qui sont apparentés au même troisième degré de parenté ou avec la femme d'un frère qui l'est de manière encore plus rapprochée puisqu'il s'agit ici du second degré. C'est que l'histoire, ainsi présentée, aurait certainement tourné court car l'oncle maternel remplit, ou peut remplir, plusieurs positions dans une structure très générale que Claude Lévi-Strauss (1958) a appelée « l'atome de parenté », positions qui sont les moteurs de l'intrigue. Cette structure de base comprend un homme, sa femme, le frère de celle-ci (qui a donné sa sœur en mariage) et le fils du couple (la sœur de ce fils jouant en général un rôle structural plus effacé).

Ce qui rend particulièrement prégnant notre récit est ici sa surdétermination car il fait jouer tous les rôles possibles à l'oncle. Reprenons le roman dès le début : Tristan a un père légal, roi ou duc, qui possède des terres mais celui-ci meurt avant sa naissance qui se passe de la pire façon. Non seulement son père est décédé avant l'accouchement mais sa mère meurt aussi lors de celui-ci. Orphelin de père et de mère, il est élevé sous un faux nom, ne sachant pas qui il est, par un père de substitution, un écuyer, qui l'initie au monde de la chevalerie. Tristan est donc un orphelin de père, héritier de haute naissance dont, normalement, les intérêts auraient dû être préservés par sa mère, qui a aussi prématurément disparu. Les événements tragiques se multiplient : capturé par des pirates, il aborde sur les rivages des terres de son oncle maternel qui est, dans ces circonstances, légalement son "gardien". Homans (1960 : 191-192) nous dit, à propos des Anglais de cette époque : « Among villagers, the guardian was commonly and naturally the heir's mother, and if the mother was dead the wardship passed in some places to the mother's brother or to use the word for maternal uncle which was employed and which has since disappeared, the *eme* ».

Jusqu'ici, tout va bien. L'oncle va jouer son rôle de gardien, qu'il peut toujours revendiquer aujourd'hui dans des circonstances de crise comme l'a fait le comte Spencer avec les enfants de la princesse Diana après son décès (Lévi-Strauss 2004), mais d'abord incognito puisqu'aucun des deux protagonistes ne sait qu'ils sont apparentés. Cette relation est bientôt dévoilée et on pourrait croire que la situation reviendrait à la normale puisque Tristan retourne chez lui pour prendre possession de ses terres. Mais il n'en est rien car, sitôt arrivé, il les abandonne en récompense à celui qui a révélé le secret de sa naissance pour retourner auprès de son oncle qui, détail significatif, n'est pas marié, et fait de Tristan son héritier.

L'oncle est maintenant investi de deux rôles antithétiques : il reste oncle et devient aussi à la fois père de son neveu après avoir passé par le stade de gardien qui est celui d'un presque père parce qu'il ne peut, théoriquement, lui passer son héritage, dévolu normalement à un fils dont il est, en l'occurrence, dépourvu. C'est précisément parce qu'il n'est pas marié et sans descendance, et que Tristan n'a plus d'héritage paternel, qu'il peut pleinement jouer simultanément les deux rôles. Ce cumul des rôles était encore attesté dans certaines régions de la Belgique rurale il y a une quarantaine d'années où un des neveux maternels, cadet d'un oncle sans enfant, était désigné par le patronyme de son oncle dont il devenait l'héritier désigné (Joseph Pestieau, communication personnelle), le fils aîné restant celui du père. On peut difficilement envisager une position plus marquée, conjuguant les deux pôles-clés masculins de l'atome de parenté. Un frère de père aurait certainement profité de l'héritage, ou même évincé son neveu de celui-ci, tout comme l'aurait fait un autre de ses propres frères aînés. Mais le roman ne mentionne en rien de tels personnages, qui seraient alors de simples doublets du père, le premier aussi, tout comme l'oncle, situé au troisième degré de parenté et le second au deuxième. Si la trame du récit ne se fixe ni sur un parâtre ni sur un « frère ennemi », qui seraient des substituts du père tout à fait adéquats, c'est pour une raison cachée, mais obscurément pressentie tout au long de l'histoire de notre culture occidentale.

Il a fallu attendre la remarquable découverte de l'inceste du deuxième type par Françoise Héritier pour pouvoir interpréter pleinement la densité de ce roman. En bref, l'inceste du premier type serait la rencontre de deux humeurs semblables entre consanguins – *cosanguinis* veut dire « même sang » – comme entre mère et fils, père et fille, frère et sœur ou cousin et cousine – la limite de l'extension variant selon les sociétés et les époques. L'inceste du deuxième type serait la rencontre d'une de ces humeurs – le plus souvent le sperme (ou les sécrétions vaginales chez les femmes qu'on nomme aussi quelquefois sperme féminin) – passée entre deux personnes consanguines par l'entremise d'une tierce personne. Dans notre cas, c'est la rencontre d'une humeur commune à l'oncle et au neveu par le truchement d'Iseut. C'est donc un inceste du deuxième type pour Iseut qui entre en contact avec les humeurs de deux consanguins et d'un autre inceste du deuxième type, homosexuel celui-là, entre Tristan et le roi Marc dont les humeurs se touchent au contact de leur partenaire commune.

Cependant, dans la légende de Tristan, pourquoi avoir choisi un oncle maternel comme héros et victime plutôt qu'un frère de père ou un simple frère ? L'inceste du deuxième type y semblerait le même quant aux degrés – un frère aîné étant même plus proche – mais ce serait faire peu de cas des propriétés de l'atome de parenté qui dictent des relations contrastées entre des paires associées telles que la relation d'oncle à neveu est à celle de frère à sœur comme celle de père à fils est à celle de mari à épouse (Lévi-Strauss 1958 : 51-52). Pour notre propos, il suffit de dire que la relation père-fils est toujours opposée à celle d'oncle maternel-neveu utérin. Si l'une est positive, l'autre est négative. Elles ne sont donc pas semblables, et remplacer le père par son frère ou par un autre fils ne

saurait faire avancer le canevas de notre légende puisqu'ils hériteraient simplement du seul rôle de père. La légende joue sur les deux tableaux en y faisant entrer l'oncle maternel qui reste oncle tout en prenant le rôle du père, deux rôles qui commandent chez le neveu des sentiments et des attitudes, au moins au niveau du modèle, antithétiques. L'oncle est un protecteur bienveillant du neveu, plus compréhensif que le père qui est un personnage plutôt répressif. Les sentiments du neveu sont plus tendres envers le premier qu'envers le second.

Les auteurs de la légende ne s'y sont pas trompés en choisissant le personnage le plus marqué et le plus contradictoire dans ses potentialités qu'ils s'approprient à faire jouer à fond en changeant la donne, car l'affaire est loin d'être terminée même si elle le pourrait : Tristan est maintenant exclusivement le fils de son oncle, le roi Marc, qui en a fait son héritier puisqu'il n'a pas d'enfant et n'est même pas marié. Nous disons *exclusivement* car Tristan a refusé, à ce moment, son héritage paternel. Mais le roi Marc est encore en âge de se marier et pourrait bien avoir un fils qui déshériterait Tristan *ipso facto*. Et c'est là qu'interviennent les barons du roi qui sont jaloux. Ils voient l'héritage de Tristan d'un mauvais œil et demandent au roi de prendre femme. On peut supposer qu'au cas où il aurait un fils, Tristan serait, selon le vœu secret des barons, déshérité. Le roi Marc accepte, par dérision, de se marier pourvu que la femme soit celle dont une hirondelle vient de lui apporter un cheveu. Tristan le reconnaît comme l'un de sa soignante, Iseut, et va demander sa main pour son oncle. C'est là, après l'absorption involontaire du philtre destiné aux deux futurs époux, que naît la passion qui n'est pas encore à ce moment un inceste puisque l'oncle n'a pas couché avec Iseut. Mais la situation est tout aussi fâcheuse parce qu'elle lui est réservée et que Tristan le sait. C'est lui le coupable car il n'a pu s'empêcher de transgresser, par avance, un interdit qu'il connaissait. Ce n'est pas une simple fornication avec une jeune femme non mariée, puisque Iseut ne l'est pas encore, mais un adultère anticipé doublé d'un inceste du deuxième type, lui aussi anticipé. La situation est encore davantage embrouillée puisque, du côté d'Iseut, elle a été promise à celui qui vaincrait le dragon, vainqueur qui n'est autre que Tristan. Il serait donc en droit de l'épouser mais il s'efface pour respecter la parole donnée à son oncle. On peut ajouter qu'Iseut est elle aussi doublement coupable car, en renonçant à tuer Tristan, le meurtrier de son oncle, elle agit tout au contraire de ce que son devoir lui commandait. De plus, elle s'abandonne à Tristan, sachant qu'elle est réservée à un autre qui, circonstance aggravante, est parent de son futur mari. La légende met les acteurs dans une situation inextricable au sein de laquelle la jeune fille devrait avoir tué son amant qui, par ailleurs, est aussi son vrai promis par sa victoire sur le dragon. L'amant, lui, aurait dû renoncer à cette promesse légitime, mais légitimée seulement après qu'il eut accepté la mission d'aller la chercher pour son oncle.

Ces divers incestes ne se réalisent réellement qu'après la consommation du mariage avec le roi. L'histoire pourrait s'arrêter là en faisant table rase du passé et en l'oubliant. Cependant, les amants continuent leurs relations, tous deux se comportant en criminels, bien qu'ils ne puissent rien contre cette passion dévo-

rante. Découverts et condamnés à mort, les deux coupables s'en sortent provisoirement : Tristan s'échappe et Iseut s'en tire par une ruse. Séparés, ils cherchent néanmoins à se revoir et le roman se termine par des épisodes où ils se rencontrent subrepticement avant qu'une mort tragique les unisse finalement pour toujours.

Françoise Héritier (1994) a bien montré que dans la conscience des sociétés, à des degrés divers, l'inceste du deuxième type est pratiquement reconnu et ressenti mais généralement sous-entendu, peu nommé ou amalgamé à celui du premier type. Preuve en est, dans notre société, la confusion qui les lie tous les deux par le même terme dans les codes des prohibitions matrimoniales. Qu'en est-il de notre malheureux héros ? Il a eu une double ou même triple relation incestueuse du deuxième type : réelle avec la conjointe de son oncle maternel, et symbolique avec celle d'un pseudo-père gardien devenu un père légal après que Tristan eut renoncé à ses biens, les trois figures, oncle maternel, gardien et père, étant successivement incarnées par l'oncle. On comprend pourquoi l'oncle a été choisi par la légende car sa position dans l'atome de parenté permettait de multiplier par trois les effets délétères de l'inceste du deuxième type homosexuel entre Tristan et son oncle. Du côté d'Iseut, c'est un peu la même situation car, promise au roi Marc, elle va devenir une sorte de mère pour Tristan puisqu'il est son fils adoptif (Duby 1981 : 234-236), ajoutant ici à la panoplie un inceste, tout symbolique celui-là, du premier type entre mère et fils. La prégnance du roman vient de ce cumul des rôles et de la multiplication des divers incestes.

Cependant, ces incestes du deuxième type sont extrêmement variables dans leur extension et peuvent aussi être fluctuants dans la longue durée à l'intérieur de la même société. À l'époque médiévale, ces prohibitions perdurent après la mort de la tierce personne qui instaure la prohibition. L'exemple classique est celui d'un homme qui ne peut coucher avec la sœur de sa femme pour cause d'inceste du deuxième type et qui ne peut pas l'épouser après le décès de la seconde pour cause, dirions-nous, d'imprégnation. Ce mariage avec plusieurs sœurs peut être, ailleurs, favorisé. D'autres sociétés lèvent la prohibition d'avoir simultanément ou successivement commercé avec deux sœurs au moment du décès de l'une et permettent ou recommandent même que le veuf épouse une sœur de sa femme non encore mariée. Symétriquement, en inversant les sexes, d'autres encore enjoignent à une veuve d'épouser un frère de son défunt mari, un héritage classique de la veuve dans bien des sociétés patrilinéaires. Notre société occidentale a évolué sur ce point précis du remariage d'un veuf avec la sœur de sa femme et avec un neveu et sa tante. En Angleterre, il a fallu attendre jusqu'en 1907 pour que la première union soit reconnue et jusqu'en 1931 pour qu'un homme puisse épouser la veuve d'un oncle paternel ou maternel décédé. C'est seulement en 1960 que le mariage avec une tante après dissolution par divorce du mariage avec l'oncle a été autorisé (Héritier 1994 : 126-129). Le premier interdit a perduré plus longtemps en France, jusqu'en 1914, date où l'autorisation pour le mariage d'un veuf avec la sœur de sa femme divorcée – *a fortiori* si elle était décédée (*Ibid.* : 124) – devint légale, la position de la tante, femme d'un oncle maternel défunt, restant, encore aujourd'hui, nébuleuse (*Ibid.* : 120). Cette évolution très

lente n'a certes pas diminué l'intérêt de l'aspect de la légende de Tristan et d'Iseut qui concerne l'amour-passion contrarié. On peut tout simplement supposer que la charge émotionnelle en était ressentie à l'époque avec encore plus de vigueur à cause des prohibitions plus contraignantes qu'aujourd'hui et, aussi, parce que les relations père-fils et oncle-neveu étaient en train de changer, la première passant du pôle positif à un pôle négatif alors que la seconde passait du négatif au positif (Lévi-Strauss 1958 : 55). Les « romanciers » de cette époque n'avaient certes pas manqué de relever ces subtiles oscillations pour s'en servir au mieux afin de compliquer l'intrigue et la rendre plus dense.

Mais il y a plus. Une autre propriété de la relation oncle maternel-neveu utérin doit encore être ajoutée au tableau d'ensemble. De nombreuses sociétés, disséminées sur les cinq continents, considèrent le neveu utérin comme un fils symbolique de son oncle, neveu issu du mariage idéal – mais réalisé seulement dans le mythe – entre un frère et une sœur (Moore 1964). Cette identité entre oncle maternel et neveu utérin va si loin que, dans certaines sociétés africaines, oncles et neveux sont référés et se désignent par le même terme, et le neveu est vu comme l'égal ou le frère cadet de l'oncle qui a même substance charnelle que lui. Après tout, les enfants sortent charnellement des femmes dont ils partagent la même matière physique puisque c'est elles qui les ont façonnés... Frères et sœurs utérins partagent la même substance ; l'oncle et le neveu utérin partagent aussi cette substance commune transmise par les femmes. Sur ce plan-là, ce sont des identiques quel que soit le système de descendance, matrilineaire, patrilineaire, à double descendance unilineaire ou cognatique. Un individu est à la fois fils réel de son père et fils ou frère cadet symbolique de son oncle maternel. Ce statut ambigu permet au neveu, en tant que double ou frère cadet de l'oncle, de revendiquer sa veuve à son décès, comme il peut aussi revendiquer celle de son frère (Muller 2003), une chose parfaitement prohibée dans l'Europe du temps de Tristan et Iseut, chaque société et chaque époque faisant varier ses frontières des prohibitions de l'inceste de l'un ou l'autre type.

Cette double identité ne semble pas être reconnue en tant que telle, aujourd'hui comme hier, dans nos sociétés occidentales. Il n'existe pas de mythes explicites dépeignant l'oncle et le neveu comme identiques ou le second comme fils imaginaire du premier. Même si notre mythe fondateur, la Genèse de la Bible, reconnaît implicitement que l'humanité descend des frères et sœurs issus d'Adam et Ève, il est simplement dit qu'un enfant est la résultante des deux « côtés » de sa parenté et qu'il « tient » ou qu'il « tire » soit du côté de sa mère ou de son père, une constatation biologique ou caractérielle banale. Mais on ne peut s'empêcher de penser que cette identité de substance entre frère et sœur utérins et oncle maternel et neveu, même si elle n'est reconnue explicitement que rarement aujourd'hui, n'en est pas moins perçue chez nous de façon obscure, latente et inconsciente (Lévi-Strauss 2004), et qu'elle contribue toujours à justifier la résonance profonde qu'évoque pour le lecteur le récit de Tristan et d'Iseut.

MOTS CLÉS/KEYWORDS: parenté/kinship – avunculat/avunculate – inceste du deuxième type/*incest of second type* – littérature médiévale/medieval literature – Tristan et Iseut/Tristan and Isold.

285

BIBLIOGRAPHIE

Duby, Georges

1981 *Le Chevalier, la femme et le prêtre : le mariage dans la France féodale*. Paris, Hachette (« La force des idées »).

Goody, Jack

1969 [1959] « A Comparative Approach to Incest and Adultery », in Jack Goody, ed., *Comparative Studies in Kinship*. London, Routledge & Kegan Paul : 13-38.

Hentsch, Thierry

2002 « Tristan ou le transfert mortel », in Thierry Hentsch, *Raconter et mourir : aux sources narratives de l'imaginaire occidental*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal : 294-305.

Héritier, Françoise

1994 *Les Deux Sœurs et leur mère : anthropologie de l'inceste*. Paris, Odile Jacob.

Homans, George Caspar

1960 [1941] *English Villagers of the Thirteenth Century*. New York, Russel & Russel.

Le Goff, Jacques

2002 « L'amour courtois, c'est l'adultère », *L'Express* du 11 juillet : 46-49.

Lévi-Strauss, Claude

1958 « L'analyse structurale en linguistique et en anthropologie », in Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*. Paris, Plon : 37-62.

2004 « Le retour de l'oncle maternel », in Michel Izard, ed., « Lévi-Strauss », *Cahiers de L'Herne* 82 : 37-39.

Moore, Sally Falk

1964 « Descent and Symbolic Filiation », *American Anthropologist* 66 (6) : 1308-1320.

Muller, Jean-Claude

2003 « Question d'identité. L'héritage de la veuve de l'oncle maternel chez les Dii (Nord-Cameroun) », *L'Homme* 166 : 87-106.

Rougemont, Denis de

1939 *L'Amour et l'Occident*. Paris, Plon [Éd. révisée en 1956].

Jean-Claude Muller, *Structure et sentiment : regards anthropologiques sur la légende de Tristan et Iseut*. — Cet article analyse la légende de Tristan et Iseut sous l'angle du code sociologique de la parenté. À la lumière des notions d'inceste du deuxième type de Françoise Héritier et des implications de l'« atome de parenté » de Claude Lévi-Strauss, on découvre que les auteurs de la légende ont très précisément choisi les protagonistes les plus chargés de rôles potentiellement contrastés pour rendre l'intrigue la plus dense possible. Le choix d'un frère aîné ou d'un oncle paternel au lieu d'un oncle maternel comme acteur pivot, le premier équivalant et le second plus proche même dans le registre des prohibitions de l'inceste, aurait considérablement affaibli la légende, jusqu'à la vider de son moteur principal.

Jean-Claude Muller, *Structure and Sentiment : Anthropological Perspective on the Legend of Tristan and Isold*. — This article analyses the legend of Tristan and Isold with particular attention given to the kinship sociological code. With the notion of incest of the second type discovered by Françoise Héritier added to the implications of Lévi-Strauss's « atom of kinship », it is easy to discover that the legend's authors have very precisely chosen the protagonists who are the most endowed with potentially conflictual roles to make the intrigue the densest possible. To have chosen an elder brother or a paternal uncle instead of a maternal uncle as the pivotal role, the latter being equivalent to a maternal uncle in terms of incest degree and the former being even closer, would have had as a consequence a considerable weakening of the legend, up to the point of eliminating its principal moving instrument.